

## Des jeunes au bord de l'illettrisme numérique

Par [Rachid Zerrouki, professeur en Segpa à Marseille et journaliste](#) — 21 novembre 2018 à 17:56 (mis à jour le 22 novembre 2018 à 14:49)



Illustration Sarah Bouillaud pour Libération

### **Les nouvelles générations seraient capables d'utiliser de façon intuitive les outils du Web. Ce mythe menace les plus défavorisés.**

**Tribune.** «*Chaque génération possède un million de visages et autant de voix*» : ainsi débute un article du *Time*, publié en novembre 1951, qui se pose la question de savoir s'il est possible de dépeindre le portrait d'une génération entière. S'ensuit une enquête hasardeuse mais captivante durant laquelle des correspondants, partout à travers les Etats-Unis, sondent les jeunes, leurs parents et leurs professeurs, avec une bien audacieuse ambition : au million de visages et de voix, trouver des traits communs et des tonalités semblables. Cette enquête, plus lyrique que scientifique, donne naissance à un terme qui traverse les âges pour décrire la jeunesse américaine des années 50 : la génération silencieuse. Celle qui ne veut pas aller à la guerre mais montre peu d'enthousiasme pour la paix.

Le terme est forcément essentialisant, mais on ne pourra pas enlever aux journalistes du *Time* d'être allés à la rencontre de la jeunesse d'alors, dans sa diversité, pour l'observer et la questionner sur elle-même. Le concepteur américain de jeux vidéo Marc Prensky a-t-il fourni les mêmes efforts en 2001, avant de parler de «*digital natives*» pour décrire les enfants de notre siècle ? Les médias et autres think thanks ont-ils bien tendu l'oreille à toutes les jeunesses françaises avant d'acter que l'adolescent d'aujourd'hui est un «*enfant du numérique*» ? Lorsque j'emmène mes élèves de sections d'enseignement général et professionnel adapté (Segpa) en salle

informatique et que je vois la plupart d'entre eux être déconcertés par des consignes aussi simples qu'ouvrir un navigateur, j'ai de sérieux doutes sur le fait que le maniement des outils numériques soit, chez eux, une compétence innée.

Mes doutes sont confirmés par des études. L'une d'entre elles, publiée en juin 2017 dans la revue [Teaching and Teacher Education](#), montre qu'on ne naît pas avec des prédispositions qui renforcent la maîtrise des outils numériques, on les acquiert. Et cette acquisition ne se fait pas à la faveur d'un simple accès illimité à Internet : mes élèves, quoique pour la plupart issus de milieux défavorisés, possèdent tous des tablettes à la maison et des smartphones. Ils savent jouer à *Fortnite* et publier des statuts sur Facebook ou des stories sur Snapchat. Ils sont aussi capables de trouver les clips de leurs artistes préférés sur YouTube et de suivre les carrières de telle ou telle star de télé-réalité sur Instagram. C'est quand il s'agit de faire un usage éducatif de l'outil numérique qu'ils redeviennent ces êtres chétifs et impuissants qu'ils sont devant un livre ou un cahier.

[Et pour aller plus loin... Un hors-série exceptionnel de 108 pages, en vente en kiosque ou sur la boutique Libé](#)

### La vision idéalisée

C'est ce qui mène certains sociologues à rappeler la nécessité de faire la différence entre l'accès et l'usage. La fracture numérique telle qu'on l'entendait au début des années 2000 est derrière nous : 98 % des 12 à 17 ans ont aujourd'hui un ordinateur chez eux. Demeurent pourtant de fortes inégalités liées à leur utilisation qui poussent le sociologue Fabien Granjon à parler de [«fractures numériques de second degré»](#), définies comme étant des inégalités sociales qui résultent d'un usage différent des mêmes outils numériques. Il faut se pencher sur ce phénomène pour en finir avec la vision idéalisée d'une génération de *digital natives* toute convertie aux nouveaux écrans et naturellement habile avec les appareils électroniques. Les données révèlent en effet des écarts de pratiques considérables entre les plus jeunes.

[Les Américaines Ellen Seiter en 2008 \(1\)](#), [Eszter Hargittai en 2009 \(2\)](#) et [Jen Schradie \(3\) cette année](#) : toutes ces sociologues sont arrivées à la conclusion selon laquelle la classe sociale façonne la compétence et l'usage en matière d'outils numériques. Et derrière ce constat se cache l'ombre de Bourdieu, c'est en lui que les chercheurs anglo-saxons ont trouvé une approche à même de raconter combien les relations de pouvoir et les reproductions des inégalités sociales sont au cœur même des outils numériques. En utilisant sa théorie du capital comme étant un ensemble de richesses matérielles mais aussi culturelles et sociales, ils ont montré que la position sociale construit une manière d'être («habitus» dans la terminologie de Bourdieu) vis-à-vis de l'utilisation d'Internet et des nouveaux médias. Dans son article «Les classes sociales sont-elles solubles dans Internet ?», le chercheur en sociologie de la communication Eric George donne un chiffre frappant : [72 % des utilisateurs d'Internet en milieu ouvrier ont un objectif de divertissement, contre 36 % seulement chez les cadres supérieurs](#).

En effet, au début des années 90, le journaliste Howard Rheingold défendait l'idée que ce réseau allait devenir un espace public tel que l'imaginait Habermas : un lieu capable de revitaliser la démocratie, gouverné par la raison, affranchi des *«gatekeepers»* et permettant aux citoyens de se rassembler pour discuter des questions d'intérêt commun. C'est raté, Internet n'est pas devenu ce lieu magique où s'évapore la stratification sociale : [«La classe sociale est l'élément démographique le plus déterminant dans la production de contenu en ligne»](#), explique [Jen Schradie](#).

«Et alors ?» répondront ceux pour qui la déconnexion est un choix assumé, qui sont encore convaincus qu'on peut vivre et exercer sa citoyenneté à l'écart des écrans et des intelligences artificielles. Chaque changement social qui prend source sur les terres numériques et se répand dans la vie réelle leur rappelle la triste défaite de leur pensée. Aujourd'hui, ne pas participer à la production de contenu sur Internet, c'est se mettre un peu à l'écart de la marche du monde.

On peut en avoir l'illustration en regardant le récent documentaire *Mission vérité* diffusé sur Arte, qui explore les coulisses du New York Times et où on peut voir une rédaction évaluer la qualité de ses sujets en ne prenant en compte que les réactions sur Twitter. Contactée par mail, Jen Schradie déplore cette démarche de plus en plus répandue : «Quand les journalistes et les décideurs politiques s'appuient sur les réseaux sociaux, c'est une forme d'exclusion sociale. Ils favorisent les gens qui ont le temps, les ressources et les compétences pour être en ligne fréquemment et ceux qui comprennent le fonctionnement des algorithmes.»

## Les voix absentes

Pire encore, comme en témoigne ce terme englobant de *digital natives*, on continue de faire comme si la voix d'une jeunesse tout entière n'était pas sous-représentée sur Internet. Et pendant qu'on façonne un monde de plus en plus connecté dans lequel l'exclusion numérique vous laisse au bord du chemin, vous bâillonne et vous condamne à un rôle d'observateur invisible et inaudible, c'est toute une cohorte d'adolescents fragiles, des milieux populaires ou ruraux, qu'on condamne à rester des «digital immigrants.»

L'«illectronisme», cet illettrisme du numérique, ne se contente pas d'être un obstacle empêchant la participation à la vie démocratique. A l'heure où le gouvernement envisage des services publics totalement dématérialisés en 2022, il est la promesse d'une exclusion sociale pure et simple. La comparaison avec l'illettrisme a de quoi interpeller, mais est-elle si absurde ? En 1957, Marguerite Duras s'était entretenue avec Germaine Roussel, une ouvrière de Romainville qui avait grandi chez des fermiers de la Somme et qui ne savait ni lire ni écrire. Au cours d'un entretien qui marque pour toute une vie, cette femme a tout déballé : sa sensation d'être comme une aveugle, sa honte, et sa façon de reconnaître le nom de sa rue : «Le mot "Lilas", il est haut presque comme il est large, il est joli.» Ce sentiment d'être à l'écart, cette honte et ce contournement de l'obstacle par l'intelligence ou la débrouille, c'est ce que je ressens quand je vois des parents échouer à demander une bourse pour leurs enfants par Internet.

Fabien Granjon l'a d'ailleurs théorisé dans son article portant sur les inégalités numériques : «L'échec dans les manipulations ou, sans doute plus violent encore, le fait de ne pas savoir quels types d'utilisation faire du dispositif technique, se transforment en une variété de moments négatifs, allant de la perte de confiance au sentiment de relégation», démontre-t-il. Et Philippe Marchal, qui a récemment conduit [une étude sur ces Français déconnectés](#), met en avant ce qu'il appelle des «abandonnistes». Ce sont des personnes qui, par manque de maîtrise, renoncent à faire une démarche administrative sur Internet, à envoyer un mail important ou à faire un achat. L'abandon est encore plus ou moins permis aujourd'hui, il ne le sera plus avec la dématérialisation rampante.

Ils sont d'ailleurs 21 % de soi-disant *digital natives* à être des abandonnistes, selon cette même étude. Preuve, s'il en fallait encore, que des spécificités telles qu'un effet de génération ne sauraient supplanter d'autres déterminants sociologiques aussi puissants que l'appartenance sociale. «Chaque génération possède un million de visages et autant de voix», disait l'article du Time. C'est toujours aussi vrai, et l'oublier revient à fermer les yeux sur un fléau qui promet, aux jeunes les plus fragiles, l'extension du domaine de leur exclusion sociale.

(1) «Practicing at Home : Computers, Pianos, and Cultural Capital», d'Ellen Seiter, 2008.

(2) «Digital Na(t)ives ? Variation in Internet Skills and Uses Among Members of the "Net Generation"», d'Eszter Hargittai, 2009.

(3) «The Digital Activism Gap : How Class and Costs Shape Online Collective Action», de Jen Schradie, 2018.

[Rachid Zerrouki professeur en Segpa à Marseille et journaliste](#)